

21/5/91
C'EST À DIRE

Sous la lampe

Tout n'est pas encore dit dans la technologie des spermatozoïdes et le clonage cellulaire ne fait que commencer. Est-ce une raison pour vouloir en parler?

Par Jean-Bernard Vuilleme

J'allais aborder un sujet très important, un thème des plus délicats qui est dans l'air et mobilise les plumitifs des «pages intelligentes». De quoi s'agissait-il? De quoi voulais-je parler? J'ai oublié. Y avait-il si peu de nécessité pour que ce sujet m'échappe avant d'avoir tracé la première ligne?

Ça me revient! J'avais l'intention de commencer par l'insémination artificielle et les éjaculats considérés comme la bonne graine d'où sortira la bonne viande, rien de moins, patiemment, scientifiquement, et de cette philosophie de l'élevage j'allais viser dans le mille d'un sujet actuel: les manipulations génétiques. Pour mémoire, rappeler les premiers lapins clonés, les premiers bovins, ovins et porcins dupliés à partir d'une cellule et reproductibles à merci selon nos goûts et nos intérêts. Naturellement, il s'agissait de conclure sur une note sensationnelle en affirmant qu'un jour ou l'autre, si ce n'était déjà fait, le premier clone humain pointerait le bout de son nez problématique dans les réflexions des comités éthiques et philosophiques autorisés. J'envisageais qu'à long terme l'élevage scientifique prendrait le pas sur le dressage éducatif. Vous voyez le genre. Original en diable.

Ce sujet m'a échappé au moment où je me suis demandé de quel droit j'irais livrer de pareilles hypothèses quand j'ignorais tout des sourdes manipulations qui m'avaient conduit sous cette lampe, à cette table de cuisine, et je me suis senti si terriblement petit, si terriblement largué dans le monde qu'il m'était interdit d'échapper à la vérité de cet instant.

Il y a quatre chaises au dossier

de bois blanc autour d'une table ronde d'un brun poli que je tiens d'une tante morte du cancer. Et sous la lampe, dans le silence, rien ne peut plus s'écrire. Rien n'est plus à dire: impossibilité de tout commentaire qui prétendrait s'imposer par devoir d'être produit. Curieusement, je revois la machine à découper les côtelettes que j'ai regardée fonctionner l'autre jour dans une centrale de distribution, et les mains blanches de l'ouvrière qui se trouvait devant la machine, ses mains plaçant la côte sous les lames, puis récupérant la viande en tranches. Encore l'image des bouchers-désosseurs, leur tremoussement des hanches quand ils jouent du couteau dans les masses flasques de la viande. Plus loin, des types emballés dans des manteaux, bonnets enfoncés sur le crâne: ils tirent leur cinquième heure par 0 degré au bout de la chaîne du froid. Ils organisent le prochain départ de la bidoche vers les supermarchés. Leur semaine compte quarante et une heure. Voix du chef de la logistique: «Des réfugiés. Tous. Ce sont les seuls qui acceptent.»

Sous la lampe, deux ou trois choses me reviennent en mémoire. Ni commentaires, ni idées, seulement des images qui se bousculent, s'enchaînent comme dans les rêves, obscurément, comme des mots, des phrases, avec leur grammaire propre. Il y a dans l'écriture quelque chose de biologique qui nous échappe et qu'il ne faut pas combattre sous peine de confondre l'expression et l'élevage.

«On voit, assurait l'*Agri-Hebdo* dans une édition récente, qu'il y a encore du pain sur la planche et que la technologie des spermatozoïdes est encore loin d'avoir tout dit». Il paraît que des percées décisives se préparent.

J.-B. V.



BOSTON - La fierté du savant devant une souris clonée.